

Niveau zéro du combat

Elles prennent leur cul pour leur cœur et croient que la lune est faite pour éclairer leur boudoir

Gustave Flaubert, Lettre à Louise Colet, 1852.

The Gender Dialogues (2021), dernier livre en date de Martin van Creveld, est constitué par une interview de l'historien par une féministe sur les principaux points de The Privileged Sex, dont les premiers chapitres ont été publiés en traduction française par nos soins. Même si les aperçus que l'historien de l'armée donne ici se situent au niveau zéro du combat contre le gynocentrisme et la gynécocratisation avancée des sociétés « occidentales », le fait est que l'immense majorité de la minorité de ceux qui veulent le renversement par tous les moyens nécessaires du système politique et social qui y est en place et la neutralisation de l'idéologie androcide qui le sous-tend, majorité qui n'en discerne que les effets secondaires, est encore très loin de l'avoir atteint, ce niveau.

Donna : Merci d'avoir accepté de me rencontrer ici et de m'accorder cette interview pour votre podcast.

Martin van Creveld : Je vous en prie.

D. : Commençons par le commencement. Vous vous êtes fait connaître comme historien militaire, ce qui ne fait pas de vous quelqu'un de particulièrement qualifié pour traiter le problème des sexes. Et pourtant c'est par un livre intitulé The Privileged Sex que vous avez accédé à la notoriété. Comment cela se fait-il ?

MvC : Mars et Vénus se sont toujours bien entendus, n'est-ce pas ?

Pour moi, tout a commencé au début des années 1990, peu de temps après la première guerre du Golfe. La question de savoir ce que les femmes pouvaient et ne pouvaient pas, devaient et ne devaient pas faire dans l'armée était dans l'air du temps. Il en a résulté entre autres la Commission du président Bush sur les femmes au combat, devant laquelle j'ai déposé comme témoin. Il en a résulté aussi le DACOWITS (Defense Advisory Committee on Women in the Services). En fait, ce comité avait été mis en place

pendant la guerre de Corée par le secrétaire à la Défense de l'époque, George Marshall. Il espérait l'utiliser pour attirer plus de femmes dans l'armée, mission qui a échoué. Bien plus tard, il est tombé sous l'influence de personnes qui, à l'époque, étaient considérées comme des féministes radicales, dont sa présidente, la redoutable représentante du Colorado Patricia Schroeder. Ses membres avaient le droit de visiter les bases sans annonce préalable. Ils en ont profité pour ruiner la carrière des militaires qui ne leur plaisaient pas. Les dommages qu'ils ont causés non seulement aux malheureux qu'ils harponnaient, mais aussi aux forces armées dans leur ensemble ont été incalculables. Comme à l'époque je vivais avec les Marines à Quantico, j'étais idéalement placé pour observer tout cela. C'était comme occuper une tribune.

D. : Continuez.

MvC : Jusque-là, à la suite de tous les grands théoriciens militaires depuis Clausewitz, j'avais étudié la guerre comme si la moitié de l'humanité n'existant pas. Il m'est donc venu à l'idée d'envisager la question sous un autre jour. Il en est sorti Men, Women and War (2001), traduit par la suite en français, en allemand et en italien. Le livre faisait deux choses. Tout d'abord, il fournissait un aperçu historique de la participation des femmes à la guerre. Il ne s'agissait pas seulement des combats proprement dits, auxquels elles participaient très peu, mais aussi des autres rôles qu'elles y jouaient. Ceux de complices, de pom-pom girls et d'êtres chers à défendre. Ceux d'auxiliaires, d'objets à conquérir et à posséder, de victimes à secourir. Bref, ceux de femmes plutôt que ceux d'ersatz d'hommes. Ensuite, il faisait valoir que la féminisation croissante de l'armée occidentale en particulier ne prouvait pas le triomphe de la libération des femmes, comme le prétendent les féministes, mais était à la fois la cause et la conséquence du déclin de l'armée en question. Compte tenu de la défaite de ces forces au Vietnam (tout a commencé là), au Cambodge, au Liban, en Somalie, en Afghanistan et en Irak, à cet égard je n'étais peut-être pas loin de la vérité.

D. : Mais pourquoi The Privileged Sex ? Étant donné le caractère patriarcal de presque toutes les sociétés, cela semble à première vue absurde.

MvC : Après avoir terminé Men, Women and War, j'étais tellement fasciné par l'histoire des femmes et du féminisme que j'ai décidé d'écrire un deuxième livre sur elles. Sur les hommes aussi, car, comme le cheval et le carrosse, l'amour et le mariage, ils vont de pair.

Il y a longtemps, j'ai lu Simone de Beauvoir et j'ai été frappé par une de ses affirmations : à savoir que, si le monde a toujours appartenu aux hommes, personne ne sait pourquoi il en est ainsi. Je pensais avoir

peut-être la réponse. L'éénigme que, elle, femme de lettres, avait posée, je la résoudrais, moi, l'homme, l'historien. J'ai passé plusieurs mois à explorer ce sujet. Mais plus le temps passait, plus je me rendais compte que, manifestement, les femmes ont souvent été mieux loties que les hommes. En d'autres termes, je faisais fausse route.

D. : Vous intellectualisez toujours comme ça ?

MvC : Je suis un rat de bibliothèque. Dans ce cas, le déclic a été une publicité féministe dans un journal israélien. Elle montrait un bébé d'un an sur un pot. La légende ? « Il n'est jamais trop tôt pour lui apprendre à ne pas frapper les femmes. » J'allais être grand-père pour la première fois et cette pub m'a semblé si injuste, si méchante, que c'en était presque démoniaque. Il porte des couches, est à peine capable de se tenir debout et encore moins de savoir ce qu'est une féministe et il est déjà traité comme un criminel potentiel. Et cette caricature était parmi les plus raffinées que ces gentilles dames avaient conçues. Penser à elles me rend furieux encore aujourd'hui.

D. : Pour ceux qui n'ont pas lu le livre, même si je sais que c'est peut-être vous demander beaucoup car vous abordez de nombreux points tout au long du livre, pouvez-vous donner une idée générale, une vue d'ensemble de ce qui vous fait douter que, dans l'ensemble, les hommes ont la vie plus facile que les femmes ?

MvC : Je vais essayer. Premièrement, tout au long de l'histoire, les garçons ont été beaucoup plus sollicités que les filles. Les premiers ont été élevés et souvent maltraités pour être forts, durs et indépendants dans leur inévitable compétition avec les autres hommes ; les secondes ont été autorisées et même encouragées à être douces, pleurnichardes et câlines, afin de trouver un mari. Deuxièmement, tous les types de travaux difficiles, solitaires, sales et dangereux ont toujours été effectués en grande majorité par des hommes. Et c'est toujours le cas ; c'est pourquoi, dans le monde entier, plus de 90 % de tous les accidents du travail sont subis par des hommes. Troisièmement, pour se marier, un homme doit payer (service de la mariée, dot, bague, demeure dont il faut faire franchir le seuil à la mariée en la portant, cadeau du lendemain), alors qu'une femme n'a pas à le faire.

En bref, tout au long de l'histoire, ce sont les hommes qui ont été censés nourrir les femmes et non l'inverse. Margaret Mead, la grande anthropologue du XXe siècle, a même écrit que cette division du travail est l'une des caractéristiques qui nous distinguent, nous les humains, de tous les autres animaux.

D. : C'est tout à fait formidable.

MvC : Ce n'est pas tout. Quatrièmement, si une femme ne dispose pas de ce qu'il faut pour vivre, il lui sera beaucoup plus facile qu'à un homme d'obtenir de l'aide de ses proches ou des autorités. Cela était vrai à l'époque biblique, lorsque Moïse mit spécifiquement en garde les Israélites contre le fait de faire du tort aux veuves et aux orphelins ; cela reste vrai dans les pays modernes d'aujourd'hui, où les femmes se taillent la part du lion dans les prestations sociales. Cinquièmement, de nombreuses recherches, dont la plupart ont été menées par des femmes, ont montré que, lorsqu'elle est traduite en justice pour des délits similaires à ceux commis par un homme, une femme a beaucoup plus de chances de s'en tirer à bon compte. Sixièmement, les hommes ont toujours été conscrits et mis en danger, ce qui n'est pas le cas des femmes. En d'autres termes, pour elles, s'engager dans l'armée est un jeu d'enfant. D'autant plus que, même dans les armées mixtes, là où il y a des balles, il n'y a normalement pas de femmes et, là où il y a des femmes, il n'y a normalement pas de balles. Sans compter que les lois concernant la désertion ne leur sont pratiquement jamais appliquées.

Septièmement, dès l'Égypte ancienne, dans toutes les civilisations sur lesquelles nous disposons d'informations, on a accordé beaucoup plus d'attention à la santé des femmes qu'à celle des hommes. A la Renaissance, les médecins parlaient des maladies secrètes des femmes, qui étaient trop nombreuses pour être comptées. Dans les pays modernes d'aujourd'hui, sur trois dollars dépensés pour la santé, deux vont aux femmes. Cela est dû en partie à l'anatomie plus complexe des femmes. Mais cela peut aussi avoir un rapport avec le fait que, lorsqu'un homme se plaint, il risque d'être méprisé ou ridiculisé. Ce n'est pas le cas d'une femme, qui a beaucoup plus de chances d'être consolée et aidée. Surtout si elle éclate en sanglots, ce que, selon les études, les femmes font plus souvent que les hommes.

D. : Est-ce tout ?

MvC : Loin de là. Le nombre de priviléges accordés aux femmes est innombrable. En voici encore un exemple. Dans les trois religions abrahamiques, les homosexuels ont été persécutés (si les pratiques homosexuelles entre hommes et seulement entre hommes sont effectivement condamnés dans le judaïsme et l'islam, nous ne voyons pas que les trois religions abrahamiques aient jamais persécuté les homosexuels. [N.D.T.]). Souvent au point d'être condamnés à mort de toutes sortes de façons horribles. Ce n'est pas le cas des lesbiennes, qui, à moins de se faire passer pour des hommes et d'essayer d'épouser d'autres femmes, n'ont généralement pas été inquiétées.

Les nationaux-socialistes ont mis des milliers d'homosexuels dans des camps de concentration ; ils y sont devenus le souffre-douleur des gardiens et des prisonniers et sont tombés comme des mouches. Mais les nationaux-socialistes n'ont pratiquement jamais touché aux lesbiennes. Tout au plus fermaient-ils leurs clubs et les mettaient-ils en garde contre les démonstrations publiques d'affection. Il y a longtemps, en faisant des recherches sur le Troisième Reich, je suis tombé sur un document rédigé par des fonctionnaires du ministère de la Justice à la fin de 1942 ou au début de 1943. Dans ce document, ils demandaient à leurs supérieurs de leur donner des instructions sur ce qu'ils devaient faire des lesbiennes, étant donné qu'elles n'étaient pas traitées aussi sévèrement que les homosexuels. Leur demande n'a jamais reçu de réponse.

D. : Je pense que vous avez laissé de côté un certain nombre de choses qui vont dans l'autre sens. Notamment, tout d'abord, le fait qu'il a longtemps été interdit aux femmes de participer à la politique et de voter. Deuxièmement, le fait qu'elles n'étaient pas autorisées à aller à l'école et que de nombreuses professions leur étaient interdites. Troisièmement, le fait que de nombreux aspects de leur vie étaient sous le contrôle strict des hommes. Selon les sociétés, elles n'avaient pas le droit de posséder des biens, de choisir leur propre mari ou même de contrôler leurs propres enfants. Dans certaines sociétés, notamment musulmanes, les femmes n'avaient pas le droit de quitter la maison, à moins d'être escortées par un homme. Dans la Rome républicaine, le pater familias avait même le droit de tuer sa femme (et sa progéniture), bien que cela semble avoir été largement théorique. Dans ces domaines entre autres, elles étaient littéralement traitées comme si elles n'étaient qu'à moitié humaines. Par exemple, certains exégètes musulmans décrètent qu'un témoin masculin compte pour deux ou trois témoins féminins.

MvC : Encore une fois, c'est une très vaste question à laquelle on ne peut répondre que brièvement ici. Pour commencer par la fin, la raison pour laquelle, dans de nombreuses sociétés, le témoignage des femmes ne comptait pas ou comptait moins était qu'elles étaient sous le contrôle des hommes et que l'on pouvait supposer sans risque de se tromper qu'ils leur souffleraient leur témoignage. Par conséquent, le fait de les interroger n'aurait pas permis de découvrir la vérité.

Le contrôle des hommes sur les femmes était lui-même rendu nécessaire par le fait que les sociétés tribales, celles dans lesquelles nous, humains, avons vécu pendant peut-être 95 % du temps que nous avons passé sur terre, étaient égalitaires et n'avaient pratiquement aucune force de police organisée. Bon gré mal gré, comme les femmes ne pouvaient pas se défendre elles-mêmes, le devoir en incombait à leurs parents masculins. Et c'est toujours le cas dans les communautés qui, pour une raison ou une autre, ne font pas ou ne peuvent pas faire confiance à la police. Le père devait défendre sa fille, le mari sa femme, le frère sa sœur, etc. Et le fils, dès qu'il était suffisamment grand, sa mère. Lisez le récit biblique de ce que les fils de Jacob ont fait aux hommes de Naplouse qui avaient violé leur sœur Dina.

Ou, pour donner un exemple moderne, les mémoires du top model d'origine somalienne Waris Dirie, *Desert Flower* (2009)

D. : Je pense commencer à voir où vous voulez en venir, à savoir que les hommes ne pouvaient guère protéger leurs femmes sans exercer un certain contrôle sur elles.

MvC : C'est exact.

D. : Mais les femmes ne sont pas des enfants. Même si elles ont souvent été traitées comme telles. Ce sont des êtres sensibles, rationnels, comme les hommes. Certains diront que, douées d'intuition comme elles le sont, les femmes sont en réalité plus aptes que les hommes à vivre en société.

MvC : Nous pourrons traiter de l'intuition plus tard. Pour le reste, il n'y a pas de doute. Mais il y a un inconvénient à cela. Physiquement parlant, les femmes sont comme des enfants dans la mesure où, en moyenne, leur corps est à la fois plus faible et plus vulnérable. Par conséquent, soit il faut prendre soin d'elles – mais c'est quelque chose que la plupart des féministes, qui tiennent à conserver leur « égalité » et leur « indépendance », rejettent avec véhémence. Soit il faut les contrôler. Vérifier où elles vont. Comment elles s'habillent, quels objets de valeur elles portent sur elles. Ce qu'elles font et avec qui. Et ainsi de suite.

La nécessité de protéger les femmes explique également pourquoi elles ont parfois été recluses. Cette réclusion était moins considérée comme une restriction à laquelle les femmes étaient soumises que comme un honneur auquel elles avaient droit. Plus la classe à laquelle elles appartenaient était élevée, plus cela était vrai. Voyez, par exemple, *The Trilogy of Cairo* de l'écrivain égyptien Naguib Mahfouz, lauréat du prix Nobel, où le personnage féminin principal, marié à un marchand respectable, ne quitte pratiquement jamais la maison. J'ai personnellement connu une Indienne de haut rang qui n'avait pas une paire de chaussures de marche. Pourquoi ? Parce que, où qu'elle aille, elle s'attendait à y être conduite par des hommes.

D. : Je trouve ça difficile à digérer. Mais nous sommes ici pour exprimer nos pensées, pas pour les cacher. Donc continuez.

MvC : Non seulement les filles, mais aussi les fils étaient souvent empêchés de choisir leur propre destin. Tant en ce qui concerne leur profession que leur conjoint. Plus le statut de la famille était élevé, plus il y avait de chance que ce soit le cas. Demandez à Frédéric le Grand. Son père, le roi Frédéric-Guillaume Ier, lui a fait épouser une duchesse qu'il tenait pour une idiote et pour laquelle il n'avait aucun intérêt.

Vous avez tout à fait raison de dire que de nombreuses professions étaient interdites aux femmes et qu'elles n'avaient pas le droit de fréquenter l'école. Mais, là encore, il y avait des raisons à cela. Ce n'est pas comme si les hommes s'étaient réunis dans un même lieu ou même un parlement et avaient décidé de soumettre les femmes à toutes sortes de restrictions arbitraires.

D. : Expliquez-vous.

MvC : Si les femmes n'étaient pas autorisées à exercer certains types d'activité, c'était généralement parce que, comme je viens de le dire, le travail était dur, sale, dangereux et/ou tenaient les personnes qui l'effectuaient éloignées de leur foyer et de leur famille pendant de longues périodes. Si, dans les sociétés les plus développées, on empêchait les femmes d'aller à l'école, y compris à l'université, c'était surtout parce que personne n'attendait d'elles qu'elles gagnent leur vie.

D. : Une petite seconde. Il existe des professions, comme celle d'acteur, qui ne sont pas physiquement pénibles. Pourtant, les femmes n'étaient pas autorisées à les exercer. Par conséquent, les hommes devaient jouer le rôle des femmes. Comme, par exemple, à l'époque de Shakespeare.

MvC : La raison en est que les acteurs vivaient souvent en bandes itinérantes. Certains étaient officiellement qualifiés de « vagabonds » et d'« irréductibles mendians ». Leur vie n'était pas faite pour une femme, en tout cas pas pour une femme respectable. Encore moins si elle avait des enfants à charge, comme c'était souvent le cas.

En fait, ce n'est que dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle que les actrices, même des célèbres comme Adrienne Lecouvreur, ont cessé d'être confondues avec les prostituées. La séparation n'est pas non plus totale aujourd'hui. Plus d'une starlette en herbe a complété ses revenus en couchant avec ceux qui pouvaient payer.

D. : Quel choix les femmes avaient-elles ? Elles n'avaient pas le droit d'aller à l'école.

MvC : Mais pas nécessairement parce que les hommes étaient méchants. À partir de l'Égypte ancienne ainsi que de la Chine des Han, une grande partie de l'éducation, en particulier celle de l'élite, avait lieu, non pas à la maison, mais loin, parmi des étrangers. En partie parce qu'elle avait tendance à être extrêmement dure, en partie pour d'autres raisons que je n'ai pas à expliquer, une telle éducation était considérée comme plus appropriée pour les garçons que pour les filles.

Bien plus tard, l'entrée dans une guilde exigeait des apprentis non seulement qu'ils vivent avec des étrangers, mais aussi qu'ils changent souvent de toit. Dans l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle, la jeune fille de la haute société qui tombait amoureuse de son précepteur, comme lui d'elle, est devenue une figure emblématique caricaturée entre autres par Voltaire et Angelica Kaufman. Cet arrangement a permis à de nombreuses filles de haut rang de recevoir une éducation tout aussi bonne que celle de leurs frères. Sinon, comment pensez-vous que la princesse Sophie de la petite principauté d'Anhalt-Zerbst aurait pu devenir Catherine la Grande ?

D. : Pas en étant ignorante et réservée, je suppose.

MvC : C'est exact. Pour en revenir aux écoles, avant l'avènement de l'éducation universelle au XIX<sup>e</sup> siècle, la grande majorité des garçons n'y allaient jamais non plus. Et ne serait-ce que parce que les hommes éduqués souhaitaient épouser des femmes éduquées, à qui ils pouvaient parler et dont ils pouvaient être fiers, il n'y avait pratiquement aucune communauté qui avait des écoles pour les garçons qui n'en avait pas au moins quelques-unes pour les filles aussi. Comme, par exemple, selon le voyageur arabe du début du XIV<sup>e</sup> siècle Ibn Battuta, la ville indienne de Hinawr. Garçons et filles, dit-il, connaissaient tous le Coran par cœur.

En Europe, la période qui a connu la plus grande expansion de l'éducation féminine est la Réforme. Vers 1800, les parents suffisamment aisés pour envoyer leurs filles à l'école n'avaient que l'embarras du choix. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les universités elles aussi ont été de plus en plus nombreuses à leur ouvrir leurs portes. Toutefois, comme peu de femmes souhaitaient étudier des matières difficiles telles que les mathématiques et le grec, les universités adoucissaient souvent les conditions d'admission et rendaient les programmes d'études moins exigeants.

D. : Voilà pour l'éducation. Et le gouvernement ? Aussi loin que l'on puisse remonter dans le temps, peu de princesses étaient autorisées à succéder au roi leur père et seulement lorsqu'il n'y avait pas d'héritier mâle.

MvC : L'exclusion des femmes du gouvernement s'explique par le fait que, comme l'indiquent leurs titres, les souverains étaient avant tout des chefs militaires. Et que, jusqu'à il y a quelques siècles, ils prenaient personnellement part aux combats. Et que, jusqu'à il y a quelques siècles, ces combats se faisaient avec des machines, mais à très courte portée. Soit à pied, soit à cheval et souvent au corps à corps. Pour les chefs de tribus, les pharaons égyptiens, les stratégies grecs, les consuls romains et les chevaliers médiévaux, cela allait de soi. Comme, au XVI<sup>e</sup> siècle, pour l'empereur Charles V.

Le premier souverain occidental qui a commandé ses armées depuis sa capitale et non sur le champ de bataille est le fils de Charles V, Philippe II d'Espagne (1556-1598). Le premier commandant occidental qui s'est rendu sur le champ de bataille en uniforme et non en armure, ce qui signifie qu'il se croyait (faussement, comme il s'est avéré) à l'abri des coups et des tirs de l'ennemi, est le susdit Frédéric le Grand vers 1740. Même à cette époque, la guerre restait l'affaire la plus importante du gouvernement, elle éclipsait facilement tout le reste. Ce n'est que vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que les choses ont commencé à changer. Les réformes les plus importantes à cet égard ont dû attendre l'après-guerre. L'État-providence s'est développé, tout comme le rôle des femmes dans la politique et le gouvernement.

D. : Ok. Admettons que la guerre explique en partie pourquoi les hommes ont gouverné. Mais qu'en est-il du vote ? Voter ne requiert aucune force physique. Alors pourquoi les femmes ne pouvaient-elles pas voter aussi ? D'autant plus que, comme vous venez de le dire, l'ingérence de l'État dans l'éducation, les traitements médicaux et l'aide sociale ne cessait de croître.

MvC : La grande majorité des régimes politiques dans l'histoire n'ont pas été démocratiques. Les exceptions se répartissaient en deux groupes. L'un consistait en certaines cités-états grecques entre 520 et 330 avant Jésus-Christ. L'autre, en un certain nombre de pays occidentaux à partir de 1776. Toutefois, en dehors de l'Europe occidentale, de l'Amérique du Nord, du Japon (après 1945) et de l'Australasie, le passage à la démocratie n'est devenu un phénomène courant qu'à partir des années 1990. Ce qui caractérise les démocraties, c'est que les gouvernants sont élus, indirectement ou directement, par le peuple. Pendant très longtemps, le corps dans lequel les électeurs étaient organisés était composé non seulement d'hommes mais – et c'est là le point crucial – d'hommes armés. Ceux qui, en versant leur sang lorsque cela était nécessaire, avaient obtenu le droit de participer à la politique. Les traditions ont la vie dure. C'est pourquoi, en Scandinavie, les hommes se présentaient armés devant les corps en

question. C'est aussi pourquoi la Suisse, où pendant des siècles chaque homme a gardé son arme militaire à la maison, a été le dernier pays occidental à accorder le droit de vote aux femmes.

D. : Mais vous ne pouvez pas nier que, dans tous les cas que vous mentionnez, ce sont toujours les hommes qui ont pris les décisions, les femmes n'ayant qu'à leur obéir et à les suivre. Si ce n'est pas de la discrimination, qu'est-ce que c'est ?

MvC : En partie, nous avons déjà répondu à cette question. Les restrictions imposées aux femmes trouvent leur origine dans deux faits élémentaires. Premièrement, les femmes, étant à la fois précieuses et relativement vulnérables, avaient besoin d'une considération spéciale et d'une protection spéciale. Sinon, elles n'auraient jamais pu remplir leur fonction biologique de manière ordonnée. Ensuite, les femmes, tant que la guerre restait l'activité la plus importante du gouvernement, devaient être protégées.

Martin van Creveld, The Gender Dialogues, 2021, extraits, traduits de l'anglais par B. K.

Dans l'avant-propos d'un livre de « 40 petites pages » (\*), insuffisant pour décrire « tous les méfaits de l'instruction publique », « à peine assez pour indiquer leur ordre de grandeur », Denis de Rougemont signale la parution de « deux petits livres excellents » « sur le sujet de l'instruction publique », L'Éloge de l'ignorance (1926) d'Abel Bonnard, qui « montre que la science apprise à l'école appauvrit l'homme de tout ce que son ignorance respectait, et ne lui donne à la place que des laideurs et de la prétention » (c'est nous qui soulignons) et Le Pédagogue n'aime pas les enfants (1917) d'Henri Roorda qui « décrit la stupidité de l'enseignement tel qu'il est pratiqué dans nos collèges ».

Si l'éducation scolaire, qui est ce que notre féministe semble en vouloir le plus aux hommes d'avoir longtemps refusé aux femmes, est un privilège, nous le leur laisserions volontiers, à condition que le savoir livresque sur lequel elle repose et qui trouve manifestement un terrain favorable chez la femme, du moyen privilégié qu'il a constitué pour les pires de s'infiltre dans tous les postes de pouvoir et dont ils se servent depuis pour se reproduire en tant que pseudo-élite, redevienne ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : l'objet d'un passe-temps, d'un jeu – que, d'après de Rougemont, elle fut au départ pour l'aristocratie, qui s'y laissa prendre (le principe de l'apprentissage peut et doit être restauré, y compris dans les métiers manuels qui se prêtent à son application ; pour les autres, comme celui d'économiste, ils disparaîtraient).

Et, puisque qui dit science livresque dit alphabétisme, écriture – inventée pour faciliter les transactions commerciales cinq mille ans avant notre ère à Sumer (l'école y fut la conséquence directe de l'invention et du développement du système d'écriture cunéiforme) -, eh bien, pour élargir encore les horizons déjà vastes qu'ouvre toute critique sérieuse de l'éducation scolaire, nous renverrons à l'hypothèse de Marshall McLuhan selon laquelle l'alphabet phonétique, inventée par les Kénites, tribu de forgerons du Sinaï (Robert K. Logan, *The Alphabet Effect Re-Visited, McLuhan Reversals and Complexity Theory, Philosophies*, vol. 2, n° 1, 2017) parce qu'il ne « parle » qu'à la partie gauche du cerveau, siège des facultés analytiques et parce que, en scindant le mot parlé en phonèmes sans signification sémantique, qui, à leur tour, sont représentés par des lettres sans signification, il favorise l'abstraction, fait de ceux qui y sont exposés des schizophrènes (voir M. McLuhan et R. K. Logan, *Alphabet, Mother of Invention. ETC: A Review of General Semantics*, vol. 34, n° 4, décembre 1977 (p. 373-82). « L'alphabet est un absorbeur et un transformateur agressif et militant de cultures » (La Galaxie Gutenberg, Ed. Marne, Paris, 1967, p. 71). « Tous les médias existent pour investir nos vies d'une perception artificielle et de valeurs arbitraires » (William Ophuls, *Requiem For Modern Politics*, Routledge, Londres, 2018 [Westview Press : 1997], p. 78) et, historiquement, l'alphabet fut le premier de ces médias.

(\*) Les Méfaits de l'instruction publique est disponible à  
<https://www.unige.ch/rougemont/livres/ddr1929mip/1/>.